

Les dossiers de

*Pantun
sayang*

Amis Francophones
du Pantoun



*LE DERNIER GOUVERNEUR,
LE PREMIER PANTOUN
ET LA BELLE SULTANE*

Nouvelle histoire du « premier pantoun » en français

par Georges Voisset

© Georges Voisset, 2015.

Reproduit avec l'autorisation de l'auteur.

En couverture :
Lampe traditionnelle de célébration de Hari Raya.

Repose-toi, jeune maîtresse.
Fais grâce au troupeau qui me suit.
Je te fais sultane et princesse :
Laisse en paix tes compagnes, cesse
D'implorer leur mort chaque nuit.

...
Ah ! jalouse entre les jalouses !
Si belle avec ce coeur d'acier !
Pardonne à mes autres épouses.
Voit-on que les fleurs des pelouses
Meurent à l'ombre du rosier ?

« La sultane favorite »,
VICTOR HUGO, *Les Orientales*

Chapitre I.

Où le lecteur découvre que le premier pantoun en français n'était pas le premier pantoun en français

On a depuis assez longtemps fait justice au « bruit » que le premier pantoun introduit en français en Occident était un « pantoum », et que celui-ci était le pantoun lié de quatre strophes (« Les Papillons ») que Victor Hugo devait à Ernest Fouinet, et qu'il reproduisit dans une fameuse note des *Orientales* (1829). J'ai fait entre autres une étude détaillée des circonstances auxquelles on doit, en réalité, ce pantoun célèbre.

D'une part, le premier poète européen à avoir cité des pantouns malais, à en avoir traduits lui-même dans une langue occidentale (allemand) – et à avoir composé lui-même des pantouns liés, est le poète franco-allemand Adelbert von Chamisso, quelques années plus tôt. D'autre part, Chamisso, comme Fouinet, s'abreuyaient à une source britannique aujourd'hui assez fameuse, la *Grammaire malaise* du grand malayologue et pionnier en Pantounie William Marsden (1754-1836), ouvrage publié en anglais à Londres en 1812 et dans lequel se trouvent 8 pantouns, dont deux liés : l'un en deux strophes, l'autre en quatre (*Les Papillons*). Celui-ci avait été traduit en néerlandais et en français par C. P. J. Elout en 1824 (*Grammaire de la langue malaie*) (*sic*).

On retrouvera la trace de ces 8 pantouns, pratiquement, aux quatre coins de l'Europe, traduits par des orientalistes dans toutes les grandes langues, et jusque bien avant dans le XX^e siècle (*Malaisie*, d'Henri Fauconnier, Prix Goncourt 1930, par exemple). Je donnerai, dans un prochain article, l'intégrale de ces pantouns, avec quelques traductions célèbres. Pouvait-on en inférer que les premiers pantouns connus en français et répertoriés en tant que tels dataient de ces événements napoléoniens et romantiques ? C'est ce que j'ai longtemps cru moi-même, avant l'explosion des archives digitalisées qui rendent aujourd'hui accessibles à tout curieux les ouvrages les mieux cachés.

1. Voir : Jean de Kerno, [Les Pantoumniques](#), Les Dossiers de Pantun Sayang, 2015.

2. Voir : William Marsden, [A Grammar of the Malayan Language with an Introduction and Praxis](#), London, Cox and Baylis, 1812.

3. Voir : William Marsden, [Grammaire de la langue malaie](#) (trad. C. P. J. Elout, 1824).

Pourtant, le premier pantoun cité en Europe ne date pas plus de l'ère napoléonienne que de la décennie suivante. Il est antérieur à la Révolution française. Je vais dans cet article, m'amuser à en retracer la très mystérieuse origine. En attendant que l'on puisse la cerner de façon moins irrévérencieuse au regard de la vérité universitaire...

D'abord, la *Grammaire malaise* de Marsden n'était pas la première du genre à signaler et illustrer le pantoun. Outre qu'il a été précédé de nombreux lexiques bilingues, dès le XIV^e siècle en malais-chinois, le XVI^e en malais-langues occidentales, le dictionnaire de Marsden a eu au moins deux prédécesseurs : Thomas Bowrey en 1701 (*A Dictionary: English and Malayo, Malayo and English*. Londres, Sam Bridge) et James Howison exactement un siècle plus tard, en 1801 (*A Dictionary of the Malay Tongue as Spoken in the Peninsular of Malacca, the Islands of Sumatra, Jawa, Borneo, Pulau Pinang etc. in Two Parts English and Malay and Malay and English*. Londres, Arabia and Persian Press, 1801).

L'ouvrage de Bowrey semble être le premier à inaugurer le siècle des Lumières en signalant le pantoun par son nom malais véritable, à savoir « *pantun* », je cite : « *Meeter, Rhyme : Pantoon* ». Mais il ne commente ni ne cite ce terme. Il faut attendre un siècle et Howison, pour qu'on trouve une illustration du terme et du genre dans un ouvrage du même ordre.

Mais d'où vient donc le pantoun malais cité en malais et en anglais par Howison, et quelle en est la source ?

Répondons, d'abord, au plus aisé : la seconde question. Le pantoun mentionné en 1801 par Howison provient, tout simplement, du premier ouvrage écrit par le jeune Marsden (il avait alors 29 ans), son *Histoire de Sumatra* (*The History of Sumatra*, Londres, T. Payne, 1783). Voici le passage concerné (NB. je cite l'édition 1811 de l'ouvrage, dont la graphie a été partiellement modernisée, comme on le notera plus loin en retrouvant la traduction française de ce passage) :

« [Pantun or proverbial songs](#) »
SONGS

« They amuse all their leisure hours, including the greater portion of their lives, with the repetition of songs which are, for the most part, proverbs illustrated, or figures of speech applied to the occurrences of life. Some that they rehearse, in a kind of recitative, at their *bimbang* or feasts, are historical love tales like our old English ballads, and are often extemporaneous productions. An example of the former species is as follows:

*Apa guna pasang palita,
Callo tidah dangan sumbu'nia?
Apa guna bermine matta,
Kalla tidah dangan sunggu'nia?*

What signifies attempting to light a lamp,
If the wick be wanting?
What signifies making love with the eyes,
If nothing in earnest be intended?

It must be observed however that it often proves a very difficult matter to trace the connexion between the figurative and the literal sense of the stanza. The essentials in the composition of the *pantun*, for such these little pieces are called, the longer being called *dendang*, are the rhythmus and the figure, particularly the latter, which they consider as the life and spirit of the poetry.

I had a proof of this in an attempt which I made to impose a *pantun* of my own composing on the natives as a work of their countrymen. The subject was a dialogue between a lover and a rich coy mistress: the expressions were proper to the occasion, and in some degree characteristic. It passed with several, but an old lady who was a more discerning critic than the others remarked that it was "*katta katta saja*"--mere conversation; meaning that it was destitute of the quaint and figurative expressions which adorn their own poetry.

Their language in common speaking is proverbial and sententious. If a young woman prove with child before marriage they observe it is *daulu buah, kadian bunga*--the fruit before the flower. Hearing of a person's death they say, *nen matti, matti; nen idup, bekraja: kallo sampi janji'nia, apa buli buat?*--Those who are dead, are dead; those who survive must work: if his allotted time was expired, what resource is there? The latter phrase they always make use of to express their sense of inevitability, and has more force than any translation of it I can employ. »

Chapitre II. *Dulu buah kemudian bunga, ou Du fruit avant la fleur*

Le lecteur a reconnu ce pantoun que j'appelle le « pantoun de la lampe ». Je donne en annexe un petit rappel de ses innombrables traductions. Mais en attendant, une révélation : en 1788, paraissait la traduction de l'*Histoire de Sumatra* de Joseph-Pascal Parraud, membre « de l'Académie de Villefranche et de celle des Arcades de Rome » » (*Histoire de Sumatra*, Paris, Buisson, 1788). Et, avec elle, ce qui est peut-être ipso facto le « premier pantoun malais » en français... En tout cas, nous avons fait un sérieux bond en arrière : du romantisme français (et donc tardif) à la diplomatie militaire de Louis XVI (peut-être de Louis XV).

On va voir par quelles subtilités !

Voici le passage, tel que maintenant [traduit par Parraud](#) :

« Ils s'amuse pendant toutes leurs heures de loisir, qui comprend la plus grande partie de leur vie, à répéter des chansons, qui sont presque toutes des proverbes illustrés, ou des expressions figurées, appliquées aux différentes circonstances de la vie. Quelques unes de ces chansons qu'ils chantent, dans une espèce de récitatif, à leurs *binbangs* ou festins, sont des historiettes d'amour, telles que nos vieilles ballades anglaises ; mais souvent elles sont faites impromptu. Voici un exemple des premières :

*Apo goono passang paleeto,
Callo teedah dangan soomboonia?
Apo goono bermine matto,
Callo teedah dangan soogoonia?*

Que sert de vouloir allumer une lampe,
S'il n'y a point de mèche ?
Que sert de faire l'amour avec les yeux,
Si l'on n'a pas une intention sérieuse? (1)

On doit néanmoins observer qu'il est souvent très difficile de découvrir la liaison qu'il y a entre le sens figuré et le sens littéral de la strophe. Les choses essentielles dans la composition du *pantoun* (car tel est le nom de ces petites pièces, celles qui sont plus longues étant appelées *dendang*), sont le rythme et la *figure*, particulièrement la dernière, qu'ils regardent comme la vie et l'âme de la Poésie.

J'en ai eu une preuve dans un essai que je fis pour faire passer un *pantoun* de ma composition auprès des Naturels comme l'ouvrage d'un de leurs compatriotes. Le sujet était un dialogue entre un amant et sa maîtresse, riche et sage. Les expressions étaient convenables au sujet, et assez caractéristiques. Plusieurs y furent trompés ; mais une vieille femme, qui avait un discernement plus exquis, remarqua que ce n'était que *catto catto sajo* – c'est à dire pure conversation, voulant dire par là que la pièce manquait de ces expressions élégantes et figurées qui ornent leur poésie.

Leur langage ordinaire est proverbial et sentencieux. Si une fille fait un enfant avant d'être mariée, ils disent que c'est *douloo booa cadeean boongo*, du fruit avant la fleur. Apprenant la mort de quelqu'un ils disent : *nen matte, matte ; nen eedoop, beerajo ; callo sampi-la janjenia, apo boolee booaat ?* 'Ceux qui sont morts sont morts ; ceux qui survivent doivent travailler ; si son temps était expiré, quelle ressource y avait-il ?' »

Chapitre III.

Le dernier gouverneur de Fort Marlborough, le Traducteur et la Belle Sultane

On remarque qu'à sa traduction, fidèle (trop fidèle aux mots anglais, même), du pantoun, Parraud ajoute une *Note du Traducteur* :

« (1) *Note du Traducteur* : Je sais que le lecteur lira avec plaisir une autre stance et un couplet en langue malaise, rapportée par un voyageur estimable :

*Ambo jougo burra bansi bansi,
dudu debowa batang,
Ambo jugo, ma nanti, nanti
manako tidado datang*

Je joue sur un chalumeau, un chalumeau
Assis sous un arbre.
Je joue mais le temps n'est pas venu :
Pourquoi ne venez-vous pas près de moi ?

C'est la complainte d'un amant impatient. Je l'appris au fort Marlborough, à Sumatra, et l'on dit que le dernier gouverneur de cette place, qui aimait beaucoup les *Eglogues* de Virgile, en était l'auteur. Les Malais ont d'ailleurs quelques chansons fort jolies. La Sultane (de Mindanao) chantait souvent avec moi le couplet suivant :

*Inchy piggy mandi Dikat mulo sungy
Seio mow be jago Seio mow be nanty.*

Lorsque ma belle se glissera dans l'onde
Je serai de loin son gardien fidèle. »

Ne me demandez pas (encore) ce que viennent faire les *Eglogues* de Virgile et la Sultane de Mindanao dans l'*Histoire de Sumatra* de Marsden traduite et complétée par Joseph-Pascal Parraud. Le prochain chapitre de notre roman nous permettra peut-être d'identifier ce mystérieux « dernier gouverneur » du Fort Marlborough de Benkulu, et ce que faisant la Belle Sultane (car elle ne pouvait qu'être une Belle Sultane) de Mindanao à Bengkulu entre un dernier gouverneur (?) de forteresse et un premier traducteur de pantouns en français (?). En attendant, on peut faire quelques conjectures, à partir de ce qui semble être connu de celui qui serait donc, une bonne génération avant Fouinet, notre premier « pantouneur » français. Rendons-lui un instant hommage – ce n'est pas rien ! Quelques notices du *Journal des Savants* nous apprennent que Joseph-Pascal Parraud, membre de l'Académie des Arcades de Rome (il y ajoute Villefranche), est né à Marseille en 1752, mort à Paris en 1832 (il a donc pu être témoin de la naissance du « premier pantouneur »...). De condition très pauvre, nous dit-on, il apparaît comme traducteur de l'anglais après avoir vendu ses droits à venir à l'éditeur Buisson. Le côté éclectique des premières traductions mentionnées semble confirmer qu'il s'agit bien là d'un métier : *L'Homme de lettres* de Castiglione (1785), *Le commerce de l'âme avec le corps* de Swedenborg (1785). Les dernières, en revanche, confirment une évolution mystique vers les doctrines de Swedenborg, *La vraie religion chrétienne* de celui-ci (1802), *Le sens de l'oraison spirituelle dominicale* de Glow (1818). Ce qui a laissé penser qu'il ait pu être abbé... Mais ce qui nous intéresse, c'est plutôt l'intérêt « orientaliste » de Parraud, qui se manifeste en 1787, celle de la Baghavad Gita (toujours d'après l'anglais [*Le Bhagvat-Geeta ; ou, Dialogues de Kreeshna et d'Arjoon ; contenant un précis de la religion & de la morale des indiens. Traduit du Samscrit, la langue sacrée des Brahmes, en anglais (1787)*]).

Suivent, dans ce registre, l'*Histoire de Sumatra*, puis d'un recueil de *Voyages au Thibet* (1791), le *Voyage à la Mer Rouge* d'Irving (1792), etc.

Dans la mesure où Parraud a déjà 35 ans quand il entreprend ses traductions, il est donc plausible que le (futur abbé ?) ait eu une « première vie » qui conduisit un jeune homme désargenté de Marseille à Bengkulu, ce à quoi sa note fait allusion. Mais alors, pourquoi ne pas avoir commencé par traduire Marsden ? C'est là que commence mon roman : Parraud ne s'est pas enrôlé dans la Compagnie des Indes françaises, mais avec l'East India Company. Celle qui, de Calcutta, gère les Indes orientales britanniques – Penang, en Malaisie, devient anglaise en 1786... Son parcours d'angliciste passait par les Indes, d'où commencent, à partir des années 1760, l'entreprise d'arracher des comptoirs dans l'Archipel malais aux Hollandais, Français et... Espagnols... Le parcours de notre Belle Sultane est, lui, exactement, symétrique, mais pour les mêmes raisons. Ils étaient faits pour se rencontrer à Fort Marlborough.

Reste un inconnu, le dernier gouverneur. Il faut évidemment entendre « avant que je ne quitte les lieux ». Dommage ! Il aurait pu se faire, à quelques décennies, près, que ce gouverneur ait, lui aussi, été un français. Mais ce ne fut point le cas : l'expédition du comte Charles-Henri d'Estaing qui, en 1760, pendant la Guerre de Sept ans, s'empara du Fort Marlborough, à Bengkulu ainsi que des autres « Forts et Etablissements à la côte de Sumatra », se termina dès 1763, avec la signature entre la France et l'Angleterre du désastreux *Traité de Paris* ! C'était vingt ans avant que Marsden ne rédige son *Histoire*... Faisons-nous une raison : c'est donc bien sous Louis XVI, et non Louis XV, que le premier quatrain rimé ressemblant à un pantoun nous tombe entre les mains.

Chapitre IV. *Où l'on voit la Belle Sultane s'effacer devant un Pope*

Eh puis ... La Révolution passe, et treize ans.

Et voici que réapparaît notre petit joueur de chalumeau, à nouveau sous la plume d'un perfide Anglais... James Howison.

C'est en effet ce même pantoun de la lampe que reprend, *verbatim*, Howison, mentionnant explicitement sa source, et en développant un commentaire sur 3 pages. Serait-ce alors enfin le « premier vrai commentaire européen sur le pantoun », celui-ci ? Il vaut la peine d'être cité :

« La Langue malaise, quoique qu'exceptionnellement douce, ne possède pas cette force de la métaphore pour laquelle la plupart des langues de l'Orient sont justement connues. Il est en effet extrêmement difficile, comme monsieur Marsden l'observe bien, de retracer dans leur poésie le lien entre le sens figuré et le sens littéral. La brève pièce suivante ou pantoun, comme les Malais l'appellent, qui a été citée par ce gentleman dans son Histoire de Sumatra, peut être considérée comme une exception à cette remarque :

*Apo goono passang paleeto,
Callo teedah dangan soomboonia?
Apo goono bermine matto,
Callo teedah dangan soogoonia?*

What signifies attempting to light a lamp,
If the wick be wanting?
What signifies making love with the eyes,
If nothing in earnest be intended?

Après quoi, voici que Howison cite le distique donné par Parraud, et le traduit :

Go bathe my fair, near the bank of the river,
I will guard, I will attend you.

*Inchy piggy mandi Dikat mulo sungy
Seio mow be jago Seio mow be nanty. »*

L'intérêt de Howison pour le pantoun n'ira pas au-delà de cette réinterprétation dévalorisante de ce que disait Marsden. Il est intéressant de noter au passage, à cet égard, la dégradation de l'image de l'indigène qui est en train de s'opérer, entre 1783 et 1801, c'est-à-dire entre le Siècle des Lumières et celui du colonialisme triomphant. Le génie de l'analogie des Malais, noté par Marsden, s'est inversé en déficience de l'art de l'analogie. L'art du pantoun était compris par Marsden. Il est dénaturé par Howison.

Mais son dénigrement aura peut-être eu un effet inédit... Howison va prouver ces insuffisances analogiques du pantoun malais en le testant... à l'aune des quatrains du grand Alexander Pope (1688-1744), sa « Bible » religieuse et poétique. Cela nous vaut, peut-être... les premiers non-pantouns anglais ?

Voici un extrait de ce passage, qui clôt la partie grammaire de l'ouvrage (la traduction est de moi) :

« Jusqu'à quel point il est possible de transférer les beautés de la poésie anglaise en malais, ceux qui sont accoutumés de cette langue auront une occasion d'en juger à travers la traduction des trois strophes suivantes (NB suivent trois strophes, dont je ne conserve que la dernière citée) :

Prière Universelle de Pope

(...)

Teach me to feel another's woe,
To hide the faults I see ;
That mercy I to others shew,
That mercy shew to me.

*Adjar siah syang atee lain orang punia chelaka,
Adjar siah tutup matta lain orang punia salla,
Bugimano siah ampong samah lain orang,
Cassee ampoong samah siah.*

(À compatir aux maux d'autrui, veuille m'apprendre,
À cacher toute faute que je vois,
Et la clémence qu'aux autres je cherche à rendre,
Cette clémence, ô Dieu, montre-la-moi.)

Ainsi se termine l'étude de la grammaire malaise de James Hawison, avec la transcription en *jawi* (graphie arabo-persane du malais) de ces strophes.

Chapitre V. *Triomphe et mystère. La Belle Sultane, le Retour*

C'est à [Jean-Claude Trutt](#) que je dois la découverte d'un autre pionnier en Pantounie, en 1836, Grégoire-Louis Domeny de Rienzi, « grand voyageur spécialiste de la région et membre de la Société de Géographie ainsi que des Sociétés asiatiques de Paris et Bombay », et cette description du pantoun, je le cite :

« *Les pantouns* », dit-il, « *sont censés être des improvisations, et le sont quelquefois réellement ; mais la mémoire de ces insulaires est en général si bien meublée de vers tout faits qu'ils ont rarement besoin de recourir à l'invention... Le mérite principal des pantouns consiste dans leur concision, qui doit surtout renfermer plus de sens que de mots. Les figures et les allusions se font souvent remarquer par leur finesse, et on est quelquefois frappé par la force de l'imagination et du sentiment poétique* ».

Les pantouns ne sont pas seulement récités au cours de réunions, dit-il encore. Ils entrent aussi beaucoup dans les conversations particulières. « *C'est un mérite que doit posséder essentiellement quiconque aspire à la réputation d'homme galant. Chez ces peuples, la facilité et l'esprit dans l'espèce de poésie dont nous parlons, sont des moyens d'obtenir les bonnes grâces d'une belle, comme on les obtient dans notre Europe avec des médisances de bon ton, des roueries ingénieuses, de délicates flatteries, et l'art de dire des riens agréables* » (in *L'Univers, histoire et description de tous les peuples. L'Océanie*). Heureusement que, dans notre monde occidental d'aujourd'hui, on n'a plus besoin de recourir à ce genre d'expédients honteux pour pouvoir obtenir « les bonnes grâces » d'une fille !

J'ai lu ces pages.

Et... Quelle surprise ! Derrière elles, se dissimulait, à nouveau... devinez qui ?... Eh bien, le joueur de flûte de Parraud, pardi !

Soixante-seize ans après la prise de Benteng Malabero (Fort Marlborough) par les Français, quarante-huit ans après la traduction de Parraud, voici donc de retour notre belle sultane de Mindanao. Sans une ride de plus à la poésie, mais avec - ô combien de nouveaux effluves mystérieux derrière elle !

Voici le bref passage de *L'Univers* de Domeny de Rienzi qui atteste de ses grâces :

« [Pantoun des habitants de l'île Rienzi dans l'archipel de Holo](#) »

*Ambo jougo bourra bansi bansi
doudou dibawa batang
Ambo jougo, me nanti me nanti
manapo tida datang*

Je joue sur un chalumeau, un chalumeau
Assis dessous un arbre,
Je joue en attendant, en attendant,
Pourquoi ne venez-vous pas ? »

Vous avez eu du mal à suivre ? Résumons.

Un géographe nommé de Rienzi redécouvre, en 1836, dans une île qui porte son nom (?), dans l'archipel de Sulu ou Jolo (célèbre par ses enlèvements en 1999, mais auparavant pour avoir été un centre des sultanats du pays *mingadanao*, lequel s'étendait des Moluques, une région aujourd'hui partagée entre l'Indonésie, la Malaisie et les Philippines), un petit quatrain qui aurait été composé par un dernier gouverneur mystérieux et poète, lequel gouverneur aurait curieusement mis ledit quatrain à la disposition d'un jeune (et entreprenant) Joseph-Pascal Parraud, futur abbé, mystique adepte de Swedenborg (ah ! ces Français !) afin que celui-ci puisse échanger des pantouns (?) le soir au clair de lune, avec la Belle Sultane de Mindanao...

Ah ! Comme je comprends mieux maintenant ce jeune Victor Hugo de 1826-1829...

Ce qui est certain, c'est qu'il existe un lien originel entre ce joueur de flûte et notre nouveau « premier pantoun malais en français », le *pantoun de la lampe*. Dans une étude également disponible sur ce site, Jean-Claude Trutt, étudiant le recueil de Hans Nevermann *La Voix du Buffle (Stimme des Wasserbüffels, 1956)* relève l'omniprésence de ce pantoun, telle qu'affirmée par Nevermann, je cite Nevermann traduit par J.C. Trutt : « *Ce qui montre combien ce pantoun est populaire est le fait que John Crawford le publie déjà dans sa Grammaire de 1852 alors que moi je l'ai entendu en Nouvelle-Guinée de gens d'Ambon, de Banda et de Buton qui prétendaient tous que ce pantoun était originaire de chez eux !* ».

J'en veux de mon côté pour preuve ce *kapata-kapata* moluquois de la lampe, que j'ai retraduit ailleurs librement d'après une traduction en indonésien :

*Hasa-hasa di pantai Lontor
Terbang di atas burung kasturi
Kalau tuan pungut pitaor
Lebih baik jadi pancuri*

Îles au loin du rivage de Lontor
un vol de perruches y passe dessus
Laisse donc là-bas le ricin de la lampe qui enfume
Et viens plutôt, nous nous éclairerons de nos corps. ■

A N N E X E S

Quelques uns des traducteurs européens du pantoun de la lampe, de 1783 à 2015 :

*Apa guna pasang pelita
jika tidak dengan sumbunya
Apa guna bermain mata
kalau tidak dengan sesungguhnya*

What signifies attempting to light a lamp,
If the wick be wanting?
What signifies making love with the eyes,
If nothing in earnest be intended?

William Marsden, 1783

Que sert de vouloir allumer une lampe,
S'il n'y a point de mèche ?
Que sert de faire l'amour avec les yeux,
Si l'on n'a pas une intention sérieuse ?

Joseph-Pascal Parraud, 1788

What is the use of lighting a lamp
If it be without a wick!
What is the use of playing with the eyes
If you be not in earnest?

Sir John Crawfurd, 1852

À quoi bon allumer la lampe
Si elle n'a pas sa mèche ?
À quoi bon jouer de la prunelle,
Si ce n'est pas sincère ?

Aristide Marre, 1903

If there's no wick within the lamp
To light it toil is thrown away
And what reck I loving looks
Except as fuel for love's play

Sir R.O. Winstedt, 1914/1961

Why attempt to light a lantern,
If the wick should not be in it ?
Why attempt to smile and wanton,
If you do not really mean it ?

W. Hamilton, 1941

Wat voor zin heft het een lamp aan te steken?
Een lamp, als zij is zonder pit;
Wat voor zin heft het zo lieflijk te lonken?
Te lonken, zo 't toch niet gemeend is.

W.A. Braasem, 1950

What's the use of lighting a lantern,
If the wick's not in it?
Why do you flirt your eyes at me,
If you don't mean it?

Katharine Sim, 1953

Was nützt es, eine Lampe anzuzünden,
wenn ihr Docht nicht da ist?
Was nützt es, mit den Augen zu spielen,
wenn kein Ernst dabei ist?

Hans Nevermann, 1956

À quoi cela sert d'allumer la lampe
Si elle n'a pas de mèche ?
À quoi cela sert de jouer des yeux
Si on ne le prend pas au sérieux ?

(Trad. de l'allemand par J.C. Trutt)

À quoi bon allumer la lampe
Si la lampe n'a pas de mèche ?
À quoi bon m'allumer, la vamp
Si vraiment tu n'es pas de mèche ?

François-René Daillie, 1993/2000

À quoi bon allumer la lampe
quand la mèche manque au milieu ?
À quoi bon lancer ces oeilades
quand le coeur ne suit pas les yeux ?

Georges Voisset 1993/2015

Et pour faire bonne mesure, en conclusion, une parodie malaise récente de ce fameux pantoun, en dialecte du Kedah :

*Apa guna pasang pelita
baek kita pasang tanglong
Apa guna main mata,
baek kita ambil langsung*

À quoi bon allumer la lampe,
allumons donc plutôt la lanterne.
À quoi bon cette histoire d'œillades,
nous n'avons pas de temps à perdre.
(Trad. G. Voisset)